

Télérama + Sortir

N° 3437
DU 28 NOVEMBRE
AU 4 DÉCEMBRE 2015

MEDIANET DU NOVEMBRE 2015
HEBDOMADAIRE FRS 320 ©
OPERA N° 0107080864



NOS 300
IDÉES
CADEAUX
POUR
NOËL

DISQUES
LIVRES
DVD
JEUX
HIGH-TECH
DESIGN...



RÉSISTER
À LA PEUR

Jean Tullien

Comment accepter la peur sans verser dans le soupçon généralisé? Comment appeler à plus de sécurité sans abdiquer nos libertés fondamentales? Légitime, la peur peut aussi devenir un moteur d'action, selon le philosophe Marc Crépon.

Par Juliette Bénabent et Olivier Tesquet
Photos Julien Mignot pour Télérama

« NE PAS LAISSER LA PEUR PRENDRE POSSESSION DE NOUS »

— «*Ne pas céder à la peur.*» Depuis le 13 novembre, cette injonction, tel un slogan scandé avec ardeur, mobilise toute la société française. Dès samedi, malgré les recommandations policières, des Parisiens rendaient hommage aux victimes sur les lieux mêmes des attaques. Transports, restaurants et cafés ont rouvert; concerts et manifestations sportives ont repris. Pourtant, la peur est là, inévitable. Le philosophe Marc Crépon nous exhorte à l'analyser et à y résister. A apprendre à vivre avec elle et à la tenir à distance.

A-t-on le droit d'avoir peur?

Bien sûr. La peur est légitime face à ce traumatisme de la répétition: dans l'événement même est inscrite la possibilité de son recommencement. «*Ne pas céder à la peur*» ne veut pas dire ne pas l'éprouver, mais ne pas la laisser prendre possession de nous. La violence terroriste fait irruption dans nos vies, elle brise notre confiance naturelle dans les transports que nous empruntons, les espaces que nous traversons, les êtres que nous croisons. Briser cette »

Mercredi 18, dans le quartier de la République, à Paris. Résister à la logique de la peur qui isole et divise.



» confiance est l'arme la plus redoutable des terroristes. Chacun doit essayer de la restaurer, en lui-même et pour les autres, et cela passe par cette phrase, «ne pas céder à la peur», qui est peut-être incantatoire mais aussi belle, parce que résistante.

Pourquoi la peur est-elle dangereuse ?

A la différence de l'angoisse, la peur connaît son objet : une bombe, un fou qui se fait sauter. Mais, parce que cet objet peut se manifester partout, à tout instant, elle est susceptible d'abord de paralyser notre action et notre pensée, ensuite de générer des conduites déraisonnables (une fuite qui augmente le danger ; une mauvaise décision réflexe). Voire, plus grave encore dans le contexte actuel, des pensées ou des propos irrationnels. Le risque est grand d'une instrumentalisation politique, qui joue sur cette émotion, en passant par toutes les simplifications : la stigmatisation des musulmans, celle des réfugiés qui pourtant fuient exactement ce dont nous venons de faire l'expérience, l'appel à des mesures extrêmes. On le voit déjà dans les réactions, hélas prévisibles, de l'extrême droite et même d'une partie de la

À LIRE

La Culture de la peur
de Marc Crépon,
Galilée, 2008,
136 p., 21€.

La Philosophie face à la violence
de Marc Crépon,
avec Frédéric Worms, Equateurs
parallèles, 2015,
204 p., 13€.

droite. La logique de la peur est d'isoler, de diviser. Elle nous tend un piège pour nous faire entrer dans le jeu des terroristes, en renonçant aux principes qui nous distinguent radicalement d'eux : l'attachement à l'Etat de droit, le respect des libertés fondamentales, le refus de la culture de la peur.

A quel moment la peur légitime, qu'il faut affronter, devient-elle une paranoïa sans fondement ?

Lorsqu'elle paralyse le jugement, vous conduit à soupçonner un terroriste de se cacher derrière chaque musulman, vous empêche de vous promener ou d'aller au spectacle... La paranoïa, c'est le soupçon généralisé. On n'en est pas là, mais il sera très difficile d'y échapper si les attaques se répètent. C'est pourquoi l'action de l'Etat est nécessaire, pour la sécurité de tous mais aussi pour préserver la force des institutions démocratiques et l'attachement des citoyens à l'Etat de droit.

Comment analysez-vous la réponse politique, notamment les modifications annoncées du cadre réglementaire qui régit notre République ?

L'idée de faire entrer l'Etat d'urgence dans la Constitution est forcément inquiétante. Confronté à de tels événements, le politique est tenté de suspendre certaines règles du droit pour répondre à une urgence. L'exemple même, c'est le Patriot Act adopté par les Etats-Unis après le 11 septembre 2001, qui a conduit à la détention sans procès, à Guantánamo, de détenus qui y sont toujours. L'Etat

doit la sécurité aux citoyens (pas seulement contre le terrorisme), et quand il ne peut plus l'assurer dans certains domaines, il risque de choisir ce que le philosophe polonais Zygmunt Bauman appelle des «cibles de substitution». Ici, le risque majeur est de prendre des mesures (lois de surveillance accrue, de fichage étendu...) qui, pour satisfaire la demande de sécurité des citoyens, génèrent de nouvelles menaces, cette fois sur les libertés fondamentales. La peur nous fait courir le danger d'accepter ces transactions avec nos principes, et ce serait la première victoire des terroristes.

Comment éviter ce piège ?

En répétant – c'est peut-être là la fonction du philosophe – que transiger sur ces principes ne nous protégera pas des terroristes, mais leur offrira l'abdication de notre liberté, qu'ils cherchent précisément à détruire. Notre contexte politique est très particulier, avec une scène politique empoisonnée par la pression du Front national et le spectre d'un score très élevé aux élections régionales. La réponse observée aujourd'hui était nécessaire – l'Etat doit »

» exercer sa fonction régaliennne de défense du territoire –, mais il faut rester extrêmement vigilant sur le détail des mesures proposées. D'un autre côté, il faut parler avec honnêteté : l'usage du mot « guerre » ne me semble ainsi pas usuré. Il désigne l'acte, explique la situation. Parler d'un acte de guerre, ce n'est pas attiser la peur, mais amener chaque citoyen à la responsabilité et à la lucidité. Et à la différence d'une terreur dont on ne voit pas la fin, ce mot laisse espérer une victoire.

« Parler d'un acte de guerre, ce n'est pas attiser la peur, mais amener chaque citoyen à la responsabilité et à la lucidité. »

Comment résister, chacun et collectivement, à la peur ?

Même si c'est très difficile, la meilleure façon de la contrer, c'est l'exercice du jugement. Il faut s'informer, se rencontrer, mettre des mots en commun sur ce que nous ressentons. Prenons un exemple très simple : si un risque est la diabolisation de l'islam, il suffit de s'informer pour comprendre que les terroristes qui prétendent agir en son nom n'ont aucune légitimité à le faire. Nous avons de nombreux outils pour en prendre conscience : l'information en France n'est pas confisquée, et la philosophie, la culture offrent aussi des instruments, en appelant à l'exercice du jugement, à prendre du recul par rapport aux émotions, à recourir au savoir pour déjouer le piège des préjugés.

Devons-nous apprendre à vivre avec la peur ?

Oui, et c'est un grand défi pour les jeunes. Toute génération est contemporaine d'événements qui la marquent. A titre personnel, j'ai été frappé de la réaction de mon fils de 19 ans. Il était vendredi soir dans un café proche du Bataclan, les volets métalliques ont été baissés, tout le monde a été mis à l'abri au sous-sol jusqu'à 4 heures du matin. Samedi, il est retourné au Bataclan mettre des bougies. Dimanche, il est allé à République, comme de nombreux autres qui ne voulaient pas obéir à l'injonction de rester chez soi. J'ai une grande confiance en cette génération : elle saura inventer les moyens psychologiques, existentiels, de vivre avec cette menace. Les jeunes Israéliens ou Libanais, pour ne mentionner qu'eux, nous prouvent que la menace peut cohabiter avec la vie.

On peut puiser dans la peur des ressources pour la combattre, comme l'humour, particulièrement développé dans les pays ou cultures exposés à de grandes violences. Je pense bien sûr à l'humour juif, mais aussi à celui que j'ai rencontré en Union soviétique, où j'ai vécu deux ans à la fin des années 1980. Pas de rencontre sans blagues ou histoires drôles, souvent avec un fond tragique. Ce que les terroristes attaquent, ce contre quoi ils se déchangent, ce ne sont pas seulement des vies singulières, c'est la vie elle-même, ses plaisirs, ses moments de joie, tout ce qui fait qu'elle s'invente à chaque instant. On peut vivre en ayant peur. On le doit ●

LA CAPTIVE DU TAJ MAHAL

Une prise d'otages vécue de l'intérieur. Au plus près de son personnage, le cinéaste Nicolas Saada revient sur la tragédie de 2008, dans un palace de Bombay. Par Jacques Morice

— Rétrospectif ? Prémonitoire ? Ou synchrone à faire peur ? Il est rare de voir un film de fiction où l'actualité brûlante explose avec une telle résonance. Dans *Taj Mahal*, en salles le 2 décembre, que voit-on ? Un hôtel attaqué, dans une série d'attentats simultanés exécutés sur le même mode opératoire qu'à Paris. Une jeune Franco-Anglaise tapie et seule, prise au piège, qui communique grâce à son portable avec ses parents restés à l'extérieur, comme ont pu le faire certaines victimes du Bataclan. Une autre jeune femme, à l'étage dans une chambre voisine, hagarde, suspendue au-dessus du vide, fait écho à celle entraperçue dans les images terribles capturées le 13 novembre dernier par le journaliste du *Monde* Daniel Psenny. Le film de Nicolas Saada s'inspire directement d'une histoire vécue en 2008 : l'attaque menée par un groupe armé d'islamistes pakistanaï dans le Taj Mahal Palace de Bombay, l'un des lieux visés dans cette vague d'attentats, où 195 personnes ont trouvé la mort.

C'est à la fin de cette année-là que Nicolas Saada a appris que la nièce d'un ami, âgée de 18 ans, était dans le Taj Mahal Palace, qu'elle y a passé la nuit enfermée, et qu'elle a sur-

vécu. Ce récit le bouleverse. Le temps passe et, en 2011, il propose un rendez-vous à celle-ci pour en savoir plus. Elle lui livre en détail son expérience. Il souhaite non pas reconstituer les attentats, mais raconter son histoire à elle, le chaos de ses sensations : les quelques jours à Bombay avec ses parents avant l'attaque, la nuit de claustration, puis la libération. En s'engageant auprès d'elle à retranscrire le plus fidèlement possible son témoignage, il s'oblige à avoir une ligne de conduite.

Saada trouve un autre prénom pour son héroïne, l'appelle Louise. Et fait en sorte que le spectateur puisse totalement s'identifier à elle. « C'est sans doute la première fois, en France, avance Stéphane Lacombe, directeur adjoint de l'AFVT (Association française des victimes du terrorisme) ¹, qu'un film s'articule ainsi entièrement sur la représentation personnelle d'une victime, qui subit une expérience de pure terreur. Taj Mahal nous rappelle cette chose à la fois très simple et très complexe : le terrorisme, c'est avant tout une entreprise de terreur. Son intérêt passe aussi par des séquences très subtiles, des regards, des moments d'abstraction de la mise en scène. Un spectateur distrait pourrait croire à une »